INTRODUCTION

Un intérêt tout particulier s'attache à la correspondance de saint Paul avec l'Eglise de Corinthe. Ayant fondé lui-même cette Eglise et vécu dans son sein pendant près de deux ans, il n'avait pas à lui exposer par écrit, comme à l'Eglise de Rome, *son évangile.* Mais il fut appelé par des circonstances particulières à compléter sur plusieurs points son enseignement et surtout à combattre certaines altérations qui s'étaient produites ou qui menaçaient de s'introduire dans la vie de l'Eglise. Nos deux épîtres aux Corinthiens furent aussi le produit de circonstances spéciales, locales et temporaires. C'est là la raison pour laquelle un critique éminent, Weizsæcker, les a appelées : «Un fragment d'histoire ecclésiastique tel qu'aucun autre».

On pourrait conclure de l'origine purement occasionnelle de ces deux épîtres qu'elles appartiennent à un passé qui ne nous regarde plus et n'ont plus pour nous, par conséquent, une valeur religieuse actuelle. Si même il en était ainsi, ne serait-ce rien que de nous laisser transporter par elles en pleine vie ecclésiastique à l'époque des premiers temps et d'assister en quelque sorte aux crises par lesquelles avaient à passer les nouveaux convertis d'il y a dix-huit siècles ? Mais l'intérêt qu'excitent ces épîtres va bien plus loin et plus profond encore. Le cœur de l'hom-

me reste le même dans tous les temps. Les expériences des chrétiens apostoliques ne diffèrent pas essentiellement de celles que nous faisons nous-mêmes. Cette observation est particulièrement vraie à l'égard de l'Eglise de Corinthe. Car ce ne sont plus ici, comme en Galatie, les préjugés judaïques contre lesquels l'apôtre a essentiellement à lutter, au moins dans la première épître. En Achaïe, nous assistons au premier contact de l'Evangile avec la vie hellénique, si richement douée et si brillante, mais d'autre part si frivole et si mobile, et qui ressemble à tant d'égards à notre vie moderne. En particulier, la tendance à faire des vérités religieuses l'objet de l'étude intellectuelle plutôt que du travail de la conscience et de l'acceptation du cœur, la disposition, qui en résulte, à ne point placer toujours la conduite morale sous l'influence de la conviction religieuse, et à donner essor à celle-ci plutôt par le discours oratoire que par l'énergie de la sainteté, — ce sont là des défauts que plus d'une nation moderne partage avec le peuple grec. Et la question est de savoir si l'apôtre, après avoir tiré de l'Evangile, tel que le Seigneur le lui avait révélé (Gal. I, 11. 12), la parole d'affranchissement propre à émanciper la conscience du joug mosaïque, y trouvera aussi la puissance nécessaire pour réprimer la licence païenne et amener la volonté captive sous la loi de la sainteté, sans retomber dans l'emploi des formes légales.

Mais ce qui donne le plus vif intérêt aux questions soulevées par l'état de l'Eglise de Corinthe, c'est la manière dont l'apôtre les discute et les résout. En traitant chaque fait particulier soumis à son appréciation, l'apôtre ne s'arrête point à la surface ; il s'efforce de pénétrer jusqu'à la racine de ces manifestations diverses. Au lieu de trancher sommairement les questions comme par un article de code, il cherche dans les profondeurs de l'Evangile le principe permanent qui s'applique au phénomène passager, de telle sorte que pour juger les manifestations et les tendances analogues de nos jours, nous n'avons qu'à redescendre

nous-mêmes de la règle pratique par laquelle il termine chacune de ces discussions jusqu'au principe évangélique où il l'a puisée, afin d'appliquer à notre tour ce principe au phénomène contemporain qui nous préoccupe. Il n'y a pas de travail à la fois plus stimulant pour l'intelligence et plus propre à former la conscience chrétienne que celui-là. Par l'épître aux Romains, nous connaissons saint Paul comme docteur ; dans celle aux Galates il nous apparaît comme le polémiste et le dialecticien consommé ; nous apprenons à le connaître dans la première aux Corinthiens en sa qualité d'apôtre pasteur et casuiste, en prenant ce dernier mot dans son meilleur sens.

Enfin un autre genre d'intérêt est éveillé chez nous par l'étude de cette lettre. M. Renan dit de saint Paul : « Il n'avait pas la patience qu'il faut pour écrire ; il était incapable de méthode ». Ces jugements sommaires font loi pour plusieurs et sont volontiers répétés par les écrivains superficiels. Nous aurons très particulièrement, dans l'étude de cette épître, l'occasion de mettre à l'épreuve cette appréciation. La question de méthode se présentait dans ce cas d'une manière plus difficile que dans toute autre. Quand l'apôtre avait à développer un côté de la vérité chrétienne, sa marche lui était tracée par le sujet lui-même et par la forme logique de sa pensée. Ici rien de pareil. Saint Paul se trouve en face d'un certain nombre de questions pratiques particulières, sans relation directe les unes avec les autres. Il s'agit de dissensions, de scandales, de procès, de mariage et de célibat, de viandes sacrifiées, de la tenue des femmes dans le culte, d'agapes, de résurrection.., et l'on se demande, non sans curiosité, si son esprit parviendra à dominer cette multiplicité de sujets et à les disposer rationnellement de manière à laisser ici, aussi bien qu'ailleurs, l'impression de l'ordre et de l'unité.

Dans l'introduction de l'épître aux Romains, j'ai traité de la vie de saint Paul en général ; je n'y reviendrai pas ici. Quatre sujets nous occuperont :

1° La fondation de l'Eglise de Corinthe.

2° Les circonstances extérieures dans lesquelles notre première épître canonique lui a été adressée.

3° Les événements qui étaient survenus depuis la fondation de l'Eglise et qui motivèrent cette lettre.

4° L'arrangement adopté par l'apôtre dans la suite et le groupement des sujets à traiter.

CHAPITRE PREMIER

La fondation de l'Eglise

Ce fut, si nous ne nous trompons, vers l'automne de l'an 52, peu après l'assemblée appelée le Concile de Jérusalem, que Paul partit d'Antioche avec Silas pour accomplir un second voyage missionnaire. Ils visitèrent d'abord les Eglises de Lycaonie et de Pisidie, fondées dans le premier voyage par Paul et Barnabas. Puis, selon toute probabilité, ils annoncèrent l'Evangile dans la province de Galatie, située plus au nord, et, traversant de l'est à l'ouest l'Asie-Mineure sans que l'Esprit leur permît d'y prêcher, ils arrivèrent jusqu'au bord de la mer Egée, à Troas, et là, avec le jeune Timothée qu'ils s'étaient adjoint en Lycaonie et le médecin Luc, déjà chrétien sans doute, qu'ils rencontrèrent dans cette ville, ils s'embarquèrent pour la Macédoine. Après avoir fondé l'Eglise dans les deux principales villes de cette province, Philippes et Thessalonique, Paul partit seul pour la Grèce méridionale et se rendit à Athènes d'abord, puis à Corinthe, capitale de la province d'Achaïe. Il fut bientôt rejoint dans cette dernière ville par ses deux collaborateurs Silas et Timothée, et il y demeura avec eux pendant deux ans environ.

Détruite en 146 avant J.-C. par les Romains, Corinthe depuis un siècle à peu près était sortie de ses ruines. En l'an 44, Jules-César l'avait fait rebâtir et l'avait peuplée de nombreux colons, pour la plupart affranchis romains ; à ceux-ci étaient venues se joindre une certaine portion de population grecque, et bientôt une colonie juive. La ville comptait, au moment où l'apôtre y arriva, de six à sept cent mille habitants, dont deux cent mille hommes libres et quatre cent mille esclaves. Elle avait une lieue et demie de tour. Cet immense et rapide accroissement, qui rappelle celui de certaines villes des Etats-Unis d'Amérique, était dû surtout à sa situation sur l'isthme qui porte son nom et qui, joignant le Péloponnèse au continent, séparait les deux mers Egée et Ionienne. Corinthe possédait deux ports principaux, celui de Cenchrée, donnant à l'est, et celui de Lechæum, à l'ouest. Elle était bien vite devenue le grand entrepôt de commerce entre l'Asie et l'Occident. Aussi cette cité que l'on appelait autrefois « la lumière et l'ornement de la Grèce », avait-elle promptement recouvré son ancienne splendeur. Au sommet de son acropole brillait le temple de Vénus, d'une magnificence incomparable. Corinthe possédait tous les moyens de culture dont jouissaient alors les capitales du monde civilisé, les ateliers d'industrie et de beaux-arts, les salles de rhéteurs, les écoles de philosophie. Un ancien historien dit que l'on ne pouvait faire un pas dans les rues de Corinthe sans rencontrer un sage.

Mais, comme et plus qu'ailleurs, la corruption des mœurs avait marché de pair avec le développement de la culture et de la richesse. Le mélange d'éléments hétérogènes dont se composait la population de la nouvelle Corinthe avait sans doute contribué à produire cet état de choses. Un mot dit tout. On désignait par le terme de κορινθιάζειν, *vivre à la Corinthienne,* un genre de vie absolument dissolu. Les expressions de *banquet corinthien,* de *buveur corinthien* étaient proverbiales.

C'est au milieu de cette société en état de pleine prospérité extérieure, mais aussi de complète dissolution morale, que le sel vivifiant de l'Evangile vint à tomber par l'arrivée de saint Paul, vingt-quatre ans environ après l'ascension du Seigneur Jésus.

Si Paul, au moment de sa conversion, vers l'an 37, était âgé de trente ans au moins, le jour où il entra dans Corinthe, il devait approcher de la cinquantaine. Représentons-nous l'apôtre, faisant seul, comme simple ouvrier, son entrée dans la grande ville. Sa profession était celle soit de tisserand, soit de tapissier ; le terme de faiseur de tentes (Act. XVIII, 3) comporte les deux significations. La seconde cependant paraît plus probable. L'apôtre ne tarda pas à découvrir une famille juive qui exerçait le même métier que lui ; elle venait d'arriver de Rome, à la suite d'un édit de l'empereur Claude qui avait frappé d'expulsion les Juifs de cette capitale. Il se joignit à elle et, tout en partageant son travail, la gagna à sa foi. On a prétendu qu'Aquilas et Priscille étaient déjà croyants à leur arrivée. Cette supposition est contraire aux termes du récit (« un certain *Juif* nommé Aquilas ») ; elle n'a d'autre but que de fournir un appui à l'idée de l'existence d'une église judéo-chrétienne, à cette époque, parmi les Juifs de Rome.

Le récit des Actes nous montre l'apôtre commençant son œuvre à Corinthe au sein de la colonie juive. On a récemment rejeté ce récit dans le domaine de la fable [1]. Par quelles raisons ? Paul, dit *Heinrici*, n'eût pas été assez imprudent pour braver inutilement par sa prédication évangélique les colères de la synagogue dont il connaissait les préjugés insurmontables. Mais, lors même que Paul ne se flattait certainement pas de convertir tous les membres de la synagogue, il pouvait espérer d'en gagner au moins quelques-uns des mieux disposés et de trouver en eux le

[1] Heinrici, *Erklärung der Corintherbriefe*, 1880, I, p. 7 et suiv. ; Holsten, *das Evangelium des Paulus*, 1881, I, p. 186.

noyau solide de la société de croyants qu'il désirait former à Corinthe. Il savait bien que ce n'était pas en vain que Dieu avait préparé la prédication de l'Evangile dans le monde païen par la dissémination du peuple d'Israël et que c'était là la porte providentiellement ouverte à la proclamation de la bonne nouvelle au sein de la Gentilité. La manière dont la fondation de l'Eglise en général, avait eu lieu par la prédication des apôtres au sein du peuple juif, avant toute mission chez les Gentils, était pour lui l'indice de la méthode à suivre pour la fondation de l'Eglise dans chaque ville païenne en particulier. C'est d'après ce principe que Paul avait procédé avec Barnabas dans la première mission en Asie-Mineure (Act. XIII, 14 et suiv. ; XIV, 1 et suiv.) ; c'est ainsi qu'il avait continué avec Silas dans la seconde, à Philippes (XVI, 13 et suiv.), à Thessalonique (XVII, 1 et suiv.), à Bérée (v. 10 et suiv.). Il déclare positivement lui-même (Rom. I, 16 : « aux Juifs *d'abord*, puis aux Grecs ») que cette manière de faire n'était point accidentelle, mais qu'elle reposait sur une conviction réfléchie. Pourquoi n'y serait-il pas resté fidèle à Corinthe ? Le récit des Actes n'est donc nullement suspect sur ce point, et si cette prédication initiale dans la synagogue n'y était pas expressément racontée, nous devrions la supposer. *Holsten* élève une autre objection. Si Paul avait débuté auprès des Juifs de la synagogue, pourquoi aurait-il été intimidé jusqu'au tremblement, ainsi qu'il le décrit II, 1-5 ? N'était-il pas habitué à ce genre d'auditeurs ? Mais l'apôtre, en arrivant à Corinthe, savait bien que, s'il y arrivait avec l'intention de s'adresser d'abord aux Juifs, il n'y venait pas uniquement ni même essentiellement pour eux. Il avait devant lui le spectacle de cette grande capitale grecque et se sentait chargé seul, du moins pour ces premiers temps, de la responsabilité du message divin qu'il y apportait. Il n'ignorait pas que dans la synagogue même il rencontrerait une élite de prosélytes appartenant à toutes les classes de la société corinthienne, et que le moment ne

tarderait pas où ce serait auprès de ces derniers spécialement et de la population grecque tout entière, qu'il devrait s'acquitter de son message. C'était la première fois qu'il se trouvait dans une semblable position, si nous exceptons l'exemple de sa prédication d'Athènes dont le résultat n'était pas propre à l'encourager. En face de semblables auditoires, il n'avait plus le point d'appui que lui prêtaient auprès des Juifs la loi et la prophétie ; et d'autre part il était résolu à ne pas recourir aux moyens d'action généralement employés dans les conférences publiques, l'éclat de l'art oratoire, l'habileté dialectique, la profondeur spéculative. Il ne lui restait qu'une force — et son plus grand acte de foi fut de n'en pas vouloir d'autre, — le simple témoignage rendu à Christ et à sa croix ; le fait divin lui-même exposé sans art et, s'il est permis de parler ainsi, dans sa nudité. Si l'on se met à la place de l'apôtre en ce moment de sa carrière, on comprend le sentiment d'impuissance et d'anxiété qui l'accablait aux débuts de son ministère dans cette ville. Bien loin qu'il y ait là rien de propre à nous faire douter de la circonspection avec laquelle il procéda en s'adressant premièrement aux Juifs, on peut dire que cette marche prudente lui était imposée par l'anxiété même qu'il ressentait.

Paul prêcha donc pendant quelques semaines dans la synagogue. Mais bientôt, voyant l'exaspération de ses adversaires juifs s'accroître au point qu'il ne lui était plus possible de travailler utilement dans ce milieu, il s'établit avec les croyants, Juifs et prosélytes, dans une maison voisine appartenant à l'un des convertis juifs, et dès ce moment il prêcha surtout aux païens, ne parant le salut en Christ ni des charmes de l'éloquence, ni de l'attrait de la sagesse humaine, de sorte que si sa prédication exerça une puissante influence, ce fut uniquement par l'action divine qui l'accompagna et, comme le dit l'apôtre, par la démonstration d'Esprit et de puissance. Les cœurs sérieusement disposés furent profondément saisis, réellement ga-

gnés. Une Eglise formée d'un certain nombre de Juifs et « d'une grande multitude » de païens surgit au milieu de cette ville d'affaires et de débauche. La majorité de ses membres n'appartenait point aux classes élevées, riches, cultivées (1 Cor. I, 26-28) ; c'étaient pour la plupart des pauvres, des esclaves, des gens méprisés pour leur ignorance et leur basse condition sociale. Mais l'œuvre n'en était que plus solide ; il ne s'y mêlait pas d'alliage humain. C'étaient là autant de consciences brisées que la vertu de Dieu avait guéries et restaurées.

Pendant près de deux ans (Act. XVIII, 11 et 18), Paul continua à ensemencer ce sol fécond, vivant du travail de ses mains, parfois aussi des secours que lui envoyaient les églises récemment fondées en Macédoine (2 Cor. XI, 7-9 ; XII, 13-15). Le proconsul d'Achaïe résidait à Corinthe ; c'était alors Gallion, le frère du philosophe Sénèque. Ce personnage est connu par sa correspondance avec son frère ; c'était un homme équitable et plein d'urbanité. Il se montra tel envers saint Paul lorsque celui-ci fut traîné par les Juifs devant son tribunal. Ainsi s'acheva en paix ce premier séjour de Paul à Corinthe. Paul quitta cette ville vers la Pentecôte de l'an 54 pour se rendre à Jérusalem, et de là à Antioche, où il ne comptait faire qu'un court séjour. Ses plans d'avenir étaient formés. Entre les deux domaines qu'il avait défrichés dans ses deux premiers voyages se trouvait la portion occidentale de l'Asie-Mineure, la riche et intéressante contrée de l'ancienne Ionie, appelée alors province d'Asie, avec Ephèse pour capitale ; c'était là qu'il se sentait appelé à travailler maintenant. A son départ de Corinthe, il fut accompagné d'Aquilas et de Priscille qui devaient l'attendre à Ephèse et lui préparer la voie dans ce nouveau champ de travail.

CHAPITRE II

Les circonstances extérieures dans lesquelles fut composée l'épître

Nous n'avons pas à discuter longuement l'authenticité de la 1re aux Corinthiens, contre laquelle il ne s'est jamais élevé d'objection sérieuse. La composition de cet écrit par saint Paul ressort avec une grande évidence de la lettre elle-même ; et d'abord du témoignage de son auteur I, 1, ainsi que de la manière dont il parle de lui-même comme fondateur de l'Eglise (IV, 15 et aill.). En confirmation de ce témoignage, *Schleiermacher* a fait ressortir la relation entre les détails historiques de notre épître et ceux que renferme le livre des Actes. « Quand on compare, dit ce théologien [1], plusieurs passages des Actes (ch. XVIII-XX) avec les détails personnels qui commencent et terminent les deux épîtres aux Corinthiens, tout s'emboîte, tout se complète parfaitement, et cela néanmoins de telle sorte que chacun des documents suit sa propre marche et que les données renfermées dans l'un ne sauraient être empruntées à celles de l'autre. » Mais ces coïncidences de détail sont une preuve moins frappante encore que ne l'est le tableau si vivant et si actuel que ces lettres nous présentent de l'état d'une Eglise chrétienne primitive. Voici sur ce point l'impression de *Baur* [2] : « Notre première épître porte le sceau de son authenticité en elle-même ; car, plus qu'aucun autre écrit du Nouveau Testament, elle nous transporte dans le vivant milieu d'une Eglise chrétienne en formation et nous procure l'intuition des circonstances qu'avait à traverser le développement de la vie nouvelle

[1] *Einleitung in das N. T.*, p. 148.
[2] Baur, *Der Apostel Paulus*, I. p. 260.